

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 40 (1895)
Heft: 1

Artikel: Hygiène et alimentation du cheval en campagne [suite]
Autor: Volet
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hygiène et alimentation du cheval en campagne

par le capitaine-vétér. VOLET.

(SUITE.)

Avoine.

Outre les matières que nous venons d'énumérer, comme plus ou moins susceptibles de se substituer à l'alimentation normale, on a encore essayé de concentrer, pour les rendre plus faciles à transporter et moins encombrants, les divers éléments qui constituent cette ration normale. C'est ainsi que les biscuits fourrages ne sont qu'une sorte de pain se composant de fourrages hachés, de farine d'orge et d'avoine concassée, le tout pétri ensemble et cuit au four. On a varié considérablement la composition de ces biscuits, on y a même introduit de la viande desséchée et moulue. Tous ces essais, croyons-nous, n'ont pas donné tous les résultats qu'on en attendait, non pas précisément que les chevaux les refusent, mais à cause de leur conservation difficile. Comprimer le foin et la paille en bottes serrées, conserver l'avoine à l'abri de l'humidité et, à la rigueur, la décortiquer, sont, à notre avis, les seuls moyens pratiques dont nous puissions disposer pour réduire le volume de nos transports alimentaires, en attendant que d'autres expériences plus concluantes nous aient démontré la valeur des biscuits-fourrage.

Cette question de l'alimentation rationnelle à l'aide de substances peu volumineuses, faciles à transporter et à conserver, doit tenir une large place dans les préoccupations de ceux qui sont chargés de veiller au ravitaillement de l'armée pendant les fatigues des campagnes.

« Elle coûte cher, la nourriture de cette masse d'hommes et de chevaux que toutes les contrées de notre vieille Europe sont obligées d'entretenir sous les drapeaux. Bienvenus doivent être ceux qui essaient d'introduire quelques économies ou quelques améliorations dans cet entretien, pour autant que ces économies ne diminuent pas de la plus minime quantité, l'appétit des gens et des bêtes à fournir la quantité de travail, la somme d'efforts, la force de résistance qu'on aura à leur

demander dès le jour de la mobilisation générale. » (Chauveau.)

Avant de terminer ce chapitre de l'alimentation, nous ajouterons deux mots sur les *boissons*. Ce paragraphe ne nous retiendra pas longtemps, l'eau étant la seule boisson naturelle du cheval. Dans un pays aussi riche que le nôtre en cours d'eau, en lacs et en sources naturelles, nous croyons que notre armée n'aura jamais à souffrir du manque d'eau, nous osons même dire de bonne eau, car les mares, les marais, les fossés à eaux insalubres sont peu étendus chez nous et, même où ils existent, on trouve à proximité de l'eau potable excellente.

L'eau destinée au cheval doit être limpide, incolore, inodore, d'une saveur légère, agréable et fraîche.

Elle doit être incolore parce qu'elle ne doit contenir en solution ou en suspension aucune substance malpropre qui en altère la limpidité. L'eau vaseuse est à rejeter comme l'eau des mares, des marécages ou des fossés, qui est souvent souillée par une foule d'animalcules ou d'impuretés qui la rendent indigeste, répugnante et dangereuse. L'eau doit être inodore car, en général, dans le cas contraire, le dégagement d'odeur est dû également à ces impuretés, lesquelles entrent parfois en décomposition, ou peut-être à l'excès des matières minérales en solution. Ce sont alors des eaux minérales dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Les chevaux sont très sensibles à l'odeur de l'eau et le moindre parfum ne leur échappe pas. Cela n'empêche pas que l'on ait vu des chevaux boire des eaux sulfureuses ou dégageant une odeur enpyreumatique comme l'eau de goudron. Mais ces cas sont l'exception.

L'eau doit encore avoir une saveur légère et agréable. Cette saveur est due à l'air que l'eau contient en dissolution et aussi à des matières salines. On entend journellement dire que l'eau n'a pas de goût; c'est une erreur; l'eau a toujours un goût; l'essentiel est que celui-ci ne soit pas trop prononcé.

L'eau doit être fraîche, 8 à 15 degrés environ. Plus froide, elle fatigue l'estomac et risque d'occasionner des maladies par refroidissement brusque. Tiède, elle n'est pas volontiers acceptée par les chevaux. Nous ne sommes pas partisan de l'eau tiède donnée en boisson, pas même dans la plupart des cas de maladie. L'eau tiède est débilitante, ramollit trop le tube digestif, rend les organes plus indolents et paresseux. L'eau froide, au contraire, outre qu'elle est prise avec plus de plai-

sir par les animaux, est tonique ; elle réveille les contractions des organes digestifs et leur donne le ton et la vigueur que l'eau tiède leur enlève. Si les troupes se trouvaient en été dans le cas de faire usage d'eau par trop froide, il suffirait de recueillir celle-ci dans des bassins ou des vases convenables, une demi-heure ou une heure avant de la distribuer aux chevaux.

Hygiène du cheval pendant les marches.

Il est arrivé souvent, pour ne pas dire toujours, dans les campagnes militaires que les pertes en hommes sont plus considérables par le fait des marches que par le fait des batailles et nous croyons que pour les chevaux surtout il en est de même. C'est pourquoi les commandants de troupes montées doivent surveiller avec un soin tout particulier la *préparation* à la marche et l'*exécution* de celle-ci. Nous entendons par préparation à la marche le repas qui doit la précéder pour les chevaux comme pour les hommes, le repas du matin, le pansage, le harnachement et le départ.

Lorsque l'urgence des opérations ne l'exige pas, nous ne sommes pas partisan d'un départ trop matinal, à moins que la veille les chevaux n'aient pu se reposer dès la fin de la journée. Il serait nécessaire de pouvoir leur donner 8 heures de repos au minimum.

Pendant la nuit, la lumière aura été abaissée au strict nécessaire dans les écuries ou locaux logeant les chevaux ; ceux-ci reposent mieux dans l'obscurité qu'à la lumière vive. Le premier repas de foin doit se donner aussitôt après le réveil afin de donner aux chevaux le temps de bien prendre leur ration et de terminer leur repas avant l'heure du départ.

Cette ration du matin devrait être réduite et ne pas être aussi forte que celle des autres repas de la journée et surtout que celle du soir. La nourriture prise le matin ne compensera pas les dépenses d'énergie que l'animal sera appelé à faire dans la journée, aussi il est de toute importance de ne pas imiter en cela ceux qui bourrent leurs chevaux de nourriture le matin au départ pour une grande course ou une pénible journée. Tout ce qui peut en résulter de bon pour le cheval, c'est la période d'excitation produite par l'avoine après son ingestion, mais cette excitation est de courte durée et, aussitôt

passée, le cheval se sent gêné par la masse alimentaire trop copieuse de son repas du matin ; il doit non seulement la transporter, mais il souffre encore de sa présence par le fait que les organes digestifs trop distendus compriment les autres organes et gênent le jeu des fonctions respiratoires et locomotrices. Il ne faudrait cependant pas tomber dans l'excès contraire et ne rien donner du tout le matin des essais. Dans ce sens faits dans l'armée française, n'ont pas tardé à démontrer les mauvais effets de cette pratique. Il faut nécessairement que le cheval soit lesté et que sa faim soit apaisée. Nous estimons qu'il serait sage de diminuer d'un tiers la ration du matin, soit en foin soit en avoine, et de reporter ce tiers de ration sur celle du soir.

Quant à l'abreuvoir du matin, beaucoup de personnes le suppriment complètement ou le réduisent à 2 ou 3 litres d'eau par cheval. Il est évident que cette eau doit être donnée avant l'avoine.

Le pansage du matin doit être fait avec soin, mais il n'est pas nécessaire d'y dépenser un temps précieux, celui du soir demandera, par contre, à être fait avec beaucoup plus de soins. Le matin on pansera à l'étrille ou à la brosse; on lavera d'abord les yeux, la bouche, les naseaux et les parties génitales; tous ces petits soins contribuent beaucoup à rendre les chevaux plus dispos et plus gais. On lavera ensuite à l'eau fraîche les membres que l'on essuiera aussitôt avec l'éponge serrée. Les sabots seront également lavés puis graissés. Pour graisser les sabots on n'a généralement que de la graisse de porc dans l'armée, mais c'est suffisant et si l'on peut y ajouter un tiers de goudron de Norwège, on aura un onguent de pied qui vaut toutes les spécialités de ce genre. « Il n'y a que les commis-voyageurs qui noircissent les pieds de leurs chevaux. » Le graissage des sabots ne doit se faire que lorsque les pieds sont bien propres et doit intéresser aussi bien la sole et la fourchette que la paroi. En effectuant le graissage, les cavaliers ont une occasion toute trouvée d'examiner la ferrure au point de vue de l'usure et de la solidité des fers.

Aussitôt le repas terminé on procédera au sellage ou au harnachement, mais on ne sanglera qu'au moment du départ. Ces opérations doivent se faire avec tout le soin possible, nous aurons l'occasion d'y revenir. En attendant le départ, comme aussi pendant la marche, tout est sujet à inspection, les

moindres détails ne sauraient être oubliés et « que signifient les détails dans la cavalerie, si ce n'est seller, brider et paqueter? »

Le départ est généralement fixé, lorsqu'on n'est pas à proximité immédiate de l'ennemi, à 5 ou 6 heures du matin en été et à 7 ou 8 heures en hiver. Il doit toujours se faire au pas et cette allure doit durer 10 à 15 minutes. Après une demi-heure de marche on fera une inspection et l'on donnera aux cavaliers le temps de ressangler ou de revoir les détails du paquetage, du sellage ou du harnachement. Les officiers veillent pendant la marche à ce que les hommes se tiennent bien à cheval, les mauvais cavaliers blessent toujours leurs chevaux.

C'est aussi le cas des hommes qui eux-mêmes sont blessés, la douleur qu'ils ressentent les engage ou les oblige à se porter sur un seul côté de la selle. Cette déviation ou plutôt ce déplacement du poids du corps en dehors de la ligne médiane, blesse invariablement les chevaux au garrot.

Selon l'état des routes, il y a lieu de prendre les précautions suivantes pour ménager les chevaux: D'abord, si l'on est sur une route dure, suivre de préférence le milieu de la route. Ce n'est pas ce qui se fait généralement, car on admet volontiers, dans l'armée, qu'il vaut mieux marcher sur les bas côtés de la route à cause du plus de souplesse du terrain. Cette raison est certainement bonne, mais il est si rare de trouver des bords de route sur lesquels un cheval puisse trotter convenablement. Le plus souvent ces bords sont entrecoupés de rigoles transversales, de tas de pierres provenant du curage des fossés, on y rencontre souvent de gros cailloux. En outre, cette prétendue souplesse du terrain n'est vraiment à rechercher que si elle n'est pas trop prononcée. On admet qu'un cheval se fatigue moins en trottant sur un terrain mou que sur la route dure; cela est vrai si ce terrain n'est qu'élastique comme un gazon sec, mais si l'empreinte des fers reste sur le sol, c'est-à-dire si le pied s'y enfonce seulement de l'épaisseur du fer, alors la peine du cheval en sera augmentée. De plus, si les bords de la route étaient toujours plats, nous dirions oui, mais comme il arrive presque toujours qu'ils sont inclinés au dehors, il en résulte que le bipède extérieur du cheval qui s'y meut se trouve plus bas que le bipède intérieur et les 4 pieds du cheval, au lieu de tomber horizontalement

sur le sol, se trouvent inclinés vers l'extérieur; de là, surcroît de fatigue, efforts, entorses des articulations, tiraillement des tendons et ligaments articulaires. C'est là une cause déterminante de l'apparition des formes sur un cheval. Ainsi nous pensons que le cavalier ne doit pas adopter comme principe de toujours marcher sur les bords de la route, mais qu'il doit choisir entre ceux-ci et le milieu de la chaussée et préférer cette dernière piste chaque fois qu'il ne trouve pas sur les bas côtés une voie horizontale, non entrecoupée et pas trop tendre.

Dans les champs et les prés, les cavaliers doivent aussi ne pas abuser inutilement de leurs montures. Il nous est arrivé souvent de voir, en rase campagne, des dragons envoyés en reconnaissance s'embourber dans des marais ou sauter des fossés, alors qu'à quelques mètres plus à gauche ou à droite existait un bon terrain ou un pont. D'autres se lancent sans nécessité dans un champ labouré au lieu de suivre un bon sentier qui longe ce même champ et conduit au même but. Ces vaillants (?) sans but devraient être punis sérieusement.

Quant aux *allures*, nous ne parlerons que du pas et du trot. Lorsque, en campagne, le galop est commandé, c'est habituellement pour la charge, pour la mise en batterie ou pour prendre position, autant de circonstances dans lesquelles l'hygiène n'a plus rien à voir.

Pendant l'exécution des marches, et surtout si l'étape est longue, le pas doit alterner avec le trot, à raison de 1500 mètres de trot suivi de 500 mètres de pas et ainsi de suite. Dans le cas où la route ne traverse pas un pays plat, le commandant réglera l'allure un peu d'après la configuration du terrain, c'est à-dire que toutes les montées et les descentes se feront au pas, et l'on trottera dans les endroits où il n'y a pas ou presque pas de pente. Il est de très bonne tactique de faire mettre pied à terre aux hommes et de conduire les chevaux à bout de rênes pendant les montées et surtout les descentes, cela soulage cavaliers et montures et ne ralentit pas la marche.

Quand les troupes montées se meuvent en colonne de marche, sur une route, le petit trot est de rigueur, c'est admis dans toutes les armées. A cette manière de faire nous n'opposons rien, elle a pour but évidemment de maintenir la cohésion dans la colonne, d'éviter les trainards. Mais il ne faudrait cependant pas croire que cela soulage tous les chevaux.

Comme il est impossible d'obtenir que dans un régiment tous les chevaux aient la même allure; il est évident que ceux qui bénéficieront du trot raccourci, seront ceux dont les allures sont elles-mêmes raccourcies, c'est-à-dire les chevaux âgés, usés ou atteints de dyspnée. Mais, les autres, ceux qui ne demanderaient qu'à avancer et dont les allures sont naturellement plus rapides, souffriront et se fatigueront à attendre leurs camarades moins forts. Nous disons bien se *fatigueront*, car « il faut un effort de volonté pour s'opposer à un acte devenu inconscient et pour changer une allure acquise. Si les muscles sont abandonnés à leur impulsion machinale, ils retombent toujours dans le rythme qui s'est créé par les lois de l'automatisme. Le cheval accoutumé dès le jeune âge à un mouvement ralenti fait une dépense supplémentaire d'influx nerveux, quand on veut accélérer son galop normal; il ne faut pas attribuer le surcroît de fatigue uniquement au surcroît de travail que produit la vitesse plus grande. En effet, ce malaise nerveux dû à l'effort que nécessite une *coordination nouvelée* du mouvement, l'animal l'éprouvera *aussi bien*, si on l'oblige à *ralentir* son allure naturelle ¹. »

Au cours des longues marches et pendant une halte, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que les chevaux prennent un peu d'eau. Les prétendus dangers de cette pratique ont été exagérés outre mesure. Pour notre compte, nous ne saurions blâmer le cavalier qui, au milieu d'une grande course sur route, parfois couverte de poussière, s'approche d'une fontaine et permet à sa monture de barbotter un peu d'eau. Nous croyons qu'avec la bride en bouche, un cheval ne peut que se soulager à ce contact et se rafraîchir le palais et les naseaux. Si le cavalier a soin de modérer la quantité d'eau accordée, il ne peut en résulter qu'un bon effet sur le cheval. Soit dit en passant, il en est de même pour les hommes et aujourd'hui les règlements de toutes les armées qui nous avoisinent, excepté le règlement français, ont sanctionné cette manière de faire. Pour beaucoup de cavaliers, cet abreuvoir en route remplace l'abreuvoir du matin, ce n'est peut-être pas la plus mauvaise méthode et, à notre avis, elle pourrait encore, dans les cas où il faudrait à tout prix gagner du temps, s'étendre aux distributions d'avoine. Rien ne prouve qu'ils s'en trouve-

¹ Lagrange. *Physiologie des exercices du corps*.

raient mal, les chevaux qui, tout en marchant au pas, grignoteraient, chacun dans sa musette, un ou deux litres d'avoine. Nous nous refusons à croire que la digestion en serait gênée, car, dans ces conditions, l'ingestion de l'avoine ne pourrait se faire que lentement. En route, il est contr'indiqué de donner du foin. Les haltes en route sont indispensables, ne serait-ce que pour rajuster le harnachement, mais nous croyons que trop prolongées elles ne sont pas favorables à la bonne exécution de la marche, parce que par un repos trop prolongé les chevaux s'engourdisent et le nouveau départ est d'autant plus pénible. La longueur de l'étape à parcourir fixera du reste le commandant sur l'opportunité des haltes, ainsi que sur leur durée. Il est en tout cas bon, lorsqu'on connaît la longueur de l'étape, d'en parcourir la plus grande partie avant le milieu de la journée afin d'arriver de bonne heure au terme du voyage et gagner ainsi le temps indispensable au soin des chevaux et au repos de tout le monde. Le dernier kilomètre avant d'arriver à l'étape doit toujours se faire au pas.

Dès l'arrivée au cantonnement les chevaux seront dessellés et pansés. Une vieille coutume en usage dans notre armée et qui a pris naissance dans nous ne savons quelle imagination, veut que les chevaux ne soient dessellés qu'un certain temps après leur arrivée. On se contente de dessangler et on laisse le paquetage sur le dos du cheval pendant une heure peut-être avant de l'en soulager, et pour empêcher l'animal de se rouler avec son harnachement on a soin de l'attacher au râtelier. Ce n'est pas chez nous seulement que cette pratique cruelle a force de loi, le règlement français du 28 décembre 1883 sur le service de l'artillerie dit dans son article 387 : « Lorsque la marche a été d'une certaine durée, les chevaux ne doivent pas être dessellés de suite; on les laisse sellés d'autant plus longtemps que la marche a été plus longue ». Cette singulière conception des principes hygiéniques ne saurait être expliquée par personne, elle ne supporte pas, en tout cas, de discussion sérieuse. Demandez à un officier du train pourquoi il le fait, il vous répondra que l'ordre est ainsi donné, ou bien que c'est pour éviter (*sic*) les blessures de selle; un autre vous répondra tout simplement qu'il n'en sait rien, et c'est lui qui sera le plus près de la vérité. On ne saurait dire, en effet, pourquoi le maintien ou la prolongation de la cause supprimerait l'effet. « Les Prussiens dessellent leurs chevaux

immédiatement après l'arrivée à l'étape, de même que le fantassin se met à l'aise en changeant de chaussures après une course fatigante, de manière à permettre le rétablissement de la circulation dans les régions comprimées et foulées. » Personne, croyons nous, ne contestera la compétence de l'armée allemande dans ces questions, et tous les piétons reconnaissent que de changer de chaussures ou les enlever après une longue marche, constitue un soulagement dont aucun fantassin ne voudrait se passer volontairement. Or, ce que nous reconnaissons être avantageux et agréable pour nous, pourquoi le refuserions-nous si cruellement aux chevaux sous prétexte de leur vouloir... du bien ?

Les parties du corps endolories par la pression du harnachement ne s'améliorent pas tant que cette pression continue, malgré la précaution insuffisante qu'on aura eu de dessangler. La circulation est interrompue dans la peau comprimée et l'essentiel c'est de l'y rétablir au plus tôt, car si cette interruption dure trop longtemps la peau se mortifie et l'on a alors au lieu d'une tuméfaction peu grave et rapidement curable, un cor qui exigera peut-être plusieurs semaines de traitement.

Nous ne saurions donc trop insister sur la nécessité absolue de desseller immédiatement et de soigner aussitôt les parties contusionnées par un massage modéré qui rétablira la circulation. On pourra aussi appliquer sur la région endolorie, si elle n'est pas excoriée, une éponge imbibée d'eau fraîche et maintenue par une sangle; une solution de vitriol vert ou bleu en compresses, constitue aussi un excellent défensif. On n'oubliera pas, en outre, les modifications à apporter au harnachement pour éviter ces contusions, nous reviendrons sur ce sujet en parlant du harnachement et du sellage, ainsi que des blessures qu'ils occasionnent.

Les chevaux dessellés dès leur arrivée à l'étape seront pansés aussitôt que possible. Nous ne voulons pas dire immédiatement. Il est des circonstances où il faut savoir attendre un instant, surtout lorsque les chevaux arrivent haletants et couverts de sueur. On se contentera alors de desseller, passer le couteau de chaleur pour enlever l'excès de sueur et couvrir le cheval avec de la paille placée transversalement et brisée par le milieu. Plus tard, lorsque la peau se sera plus ou moins séchée, on procédera au pansage, mais on n'attendra pas que

l'évaporation complète de la transpiration ait amené des frissons. La transpiration d'un cheval qui arrive de course est due à ce que la circulation sanguine est suractivée dans la peau; or, si, à ce moment, croyant bien faire, vous faites frictionner ce cheval avec un bouchon de paille dans le but de la sécher, vous ne faites qu'exciter encore davantage cette circulation et la sueur persiste. Il suffira donc, nous le répétons, de râcler le cheval, faute de couteau de chaleur, avec un instrument quelconque, au besoin un morceau de bois taillé en couteau et l'on attend. Puis, dès que seront calmées la circulation et la transpiration, alors seulement on commencera le pansage.

Celui-ci doit être fait avec tous les soins possibles; n'oublions pas que c'est celui du soir et que pour passer une bonne nuit et goûter un repos vraiment réparateur, le cheval doit être débarrassé de toutes les impuretés qui sont à la surface de sa peau. Cette opération se fait généralement à l'aide de l'étrille, de la brosse et de l'éponge; nous regrettons qu'officiellement, et deux ou trois fois par semaine, le pansage ne se fasse pas à l'aide du bouchon de paille et voici pourquoi: La peau de tous les chevaux sécrète et expulse à sa surface une matière tibacée onctueuse et adhérente qui, en se mélangeant aux poussières provenant de l'air ambiant, forme une crasse grasseuse qu'il est difficile d'enlever avec les instruments ordinaires de pansage, l'étrille ne fait que la désagréger et la brosse ne l'enlève que difficilement; une forte transpiration contribue cependant beaucoup à la décoller. Or, le bouchon de paille seul peut l'enlever facilement, surtout s'il est bien confectionné. Il doit être fait de bonne paille ou, mieux encore, de paille mélangée de grand foin, le tout tressé fortement de façon à former un nœud dur que l'on plonge instantanément dans l'eau afin de l'humecter légèrement, on le secoue ensuite pour en chasser l'excès d'eau et l'on peut alors s'en servir pour frictionner vigoureusement toute la surface du corps du cheval. Il est non seulement certain que le nettoyage ainsi fait est beaucoup plus complet que celui effectué avec les autres instruments, mais encore le massage improvisé qui complète l'action du bouchon de paille ne saurait être méconnu.

Le pansage, pour être complet, doit comporter un lavage soigné des ouvertures naturelles ainsi que de la partie infé-

rieure des membres. Ce lavage doit se faire à grande eau et non avec l'éponge humectée seulement, ce qui ne ferait que donner au poil une apparence de propreté. A la rigueur la brosse de crin doit aider à ce lavage, surtout si, pendant la marche, le cheval a dû parcourir une route boueuse ou poussiéreuse. Il est indispensable de nettoyer à fond toutes ces impuretés; certaines boues, ainsi que les poussières composées d'éléments calcaires pulvérisés ont des propriétés franchement caustiques pour la peau du cheval et ne manquent jamais, en ulcérant l'épiderme, d'amener des crevasses dans les endroits où la peau forme des plis.

Il ne faut cependant pas oublier que certaines eaux, très dures, calcaires, jouissent de la même propriété; sous ce rapport l'eau des lacs est bien préférable à toutes les autres, grâce à sa douceur. Dans tous les cas, ce lavage doit être fait rapidement et être suivi immédiatement d'un séchage avec l'éponge serrée. Les bains de rivière ou de la plage des lacs seront, en été, d'un excellent effet, à condition de ne pas durer plus de 15 minutes. Les sabots seront encore curés, puis lavés et graissés sur toutes leurs faces.

Le pansage se fera d'une manière bien plus satisfaisante à l'air libre qu'à l'écurie, on ne négligera pas cette précaution chaque fois que la chose sera possible et, la toilette terminée, le cheval sera, encore chaque fois que ce sera possible, mis sur une bonne litière et consommera tranquillement sa ration du soir qui, nous l'avons déjà dit, doit être la plus substantielle de la journée. (A suivre.)

Moltke.

A biographical and critical study, by *William O'CONNOR MORRIS*, sometime scholar of Oriel college Oxford. London, Ward et Downey, 1893. 1 vol. in-8 de 430 pages, avec 8 portraits, cartes et plans.

Un livre militaire de cet auteur, expert et savant autant que franc et impartial, est toujours une bonne fortune pour les lecteurs désireux de s'instruire; ils peuvent y suivre d'utiles voies en dehors des sentiers battus sans perdre, pour cela, leur orientation ni le but qu'ils ont en vue.